
ANNE JACOBS

L'HÉRITAGE
DE LA VILLA
AUX ÉTOFFES

ROMAN



CHARLESTON

ANNE JACOBS

L'HÉRITAGE DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

Augsbourg, 1920.

La guerre est finie et, après les difficultés et les privations, le bonheur a refait son apparition à la villa aux étoffes. Rentré de captivité, Paul Melzer a repris la tête de l'usine familiale. Avec l'aide de son associé Ernst von Klippstein, il la remet à flot et l'engage sur la voie de la modernité. Marie, de son côté, peut enfin se consacrer à sa véritable vocation et ouvrir un petit atelier de haute couture. Il ne faut pas longtemps pour que ses merveilleuses créations connaissent un grand succès. Mais alors que son activité se développe, son mariage avec Paul commence à battre de l'aile. Après une ultime dispute, Marie quitte la villa avec leurs deux enfants. Le destin est en marche...

Entre secrets de famille et non-dits, une saga captivante où petite et grande histoire se mêlent, digne de *Downton Abbey*.

« UN ROMAN HISTORIQUE
QUI SAISIT MAGNIFIQUEMENT
L'ESPRIT DE CE DÉBUT DE XX^e SIÈCLE. »

Fränkische Nachrichten

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN: 978-2-36812-611-0



9 782368 126110

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design: le-petitatelier.com

Images: © Peter Greenway

/ Susan Fox / Arcangel Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

L'HÉRITAGE DE LA VILLA
AUX ÉTOFFES

Titre original : *Das Erbe der Tuchvilla*, by Anne Jacobs
© 2016 by Blanvalet Verlag
a division of Verlagsgruppe Random House GmbH, München, Germany
Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-611-0
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston).

Anne Jacobs

L'HÉRITAGE
DE LA VILLA
AUX ÉTOFFES

Tome 3

Roman

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner



Septembre 1923

LEO ÉTAIT PRESSÉ. Dans l'escalier, il repoussa des élèves de CP, puis se faufila devant un groupe de filles qui bavardaient. Mais il fut soudain forcé de s'arrêter car quelqu'un venait de s'agripper à son cartable.

— Qu'est-ce que t'as à doubler les autres ? lui lança Willi Abele sur un ton hargneux. Les rats et les copains des Juifs, ils ont qu'à rester derrière !

Une insulte à son père et à Walter, son meilleur et son seul ami qui, ce jour-là, avait manqué la classe parce qu'il était malade. Il ne pouvait donc pas se défendre.

— Lâche-moi, sinon ça va barder !

— Essaie un peu, espèce de mauviette...

Leo voulut se dégager, mais l'autre le retenait d'une poigne de fer. Autour d'eux, le flot des écoliers se déversait dans l'escalier, traversait la cour, puis se répandait dans la rue du Rempart rouge. Le jeune garçon parvint à entraîner son adversaire dans la cour sans que les courroies du cartable cèdent. Il fallait qu'il puisse se retourner et riposter, sinon Willi ferait main basse sur ses livres et ses cahiers.

— Melzer, péteux, merdeux... chantonna Willi en tentant d'ouvrir la boucle du sac.

Leo vit rouge. Ce refrain lui était familier. C'étaient surtout les enfants des quartiers ouvriers qui lui lançaient ce genre de méchanceté, parce qu'il était mieux habillé et que Julius venait parfois le chercher à l'école en voiture. Willi Abele était nettement plus grand et avait deux ans de plus, mais cela ne l'arrêta pas. Un bon coup de pied dans le genou, Willi poussa un hurlement et lâcha son butin. Leo eut tout juste le temps de poser son cartable par terre avant que son ennemi se précipite sur lui. Ils roulèrent sur le sol. Leo se prit une volée de coups, sa veste se déchira. Il se défendit avec acharnement contre son agresseur, qui haletait comme un forcené.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Abele ! Melzer ! Arrêtez ça !

L'adage selon lequel les premiers seraient les derniers montra une fois de plus sa justesse. Willi, qui avait le dessus, tâta de la main punitive de l'instituteur Urban, lequel se contenta ensuite de saisir Leo par le col et de le remettre sur pied : son nez en sang le préserva de la mornifle qui lui revenait. L'air renfrogné, les deux garçons écoutèrent en silence la réprimande du maître. Le pire était encore les sourires et les chuchotements railleurs des camarades, qui avaient formé un cercle autour des deux combattants. Surtout ceux des filles.

— Il l'a bien arrangé...

— On tape pas sur les plus petits...

— Bien fait pour Leo. Il n'a qu'à pas la ramener...

— Willi Abele est une charogne...

Les deux gamins ne prêtaient qu'une oreille distraite au sermon de l'instituteur, qui de toute façon disait toujours la même chose. Il ordonna à Leo de s'essuyer le nez. En sortant son mouchoir, le garçon s'aperçut que l'ourlet de sa manche avait été en partie déchiré. Tandis qu'il passait son mouchoir sur sa figure, il capta des regards compatis-sants et admiratifs de la part de quelques filles, ce qui lui fut extrêmement désagréable. Willi, qui l'accusait auprès

du maître de faire des chichis, reçut une seconde taloche. Bien fait !

— Et maintenant, serrez-vous la main...

Ils connaissaient tous deux le rituel parfaitement inutile qui suivait chaque bagarre. Cependant, ils acquiescèrent aux rappels à l'ordre de l'instituteur et acceptèrent de se réconcilier. Leur patrie si éprouvée par la guerre avait besoin de jeunes gens posés, studieux, et non de petites brutes, déclara M. Urban.

— Et maintenant, rentrez chez vous !

Le signal de la délivrance. Leo passa la courroie de son cartable abîmé autour de son épaule. Il aurait volontiers filé sans attendre, mais ne voulait surtout pas donner l'impression qu'il prenait la fuite. Aussi se dirigea-t-il d'un pas tranquille vers le portail. Ensuite seulement il se mit à courir. Une fois dans la rue Rembold, il s'arrêta un bref instant et se retourna pour jeter un regard haineux sur le grand bâtiment en brique. Pourquoi l'obligeait-on à aller dans cette maudite école de la rue du Rempart rouge ? Son père, lui, était entré directement à Saint-Étienne, dans une classe préparant à la première année de lycée. Il n'y avait là que des garçons de bonne famille, qui avaient le droit de porter les chapeaux de couleur propres à l'établissement. Et pas de filles. Mais la République voulait que les enfants fréquentent d'abord une école primaire. La République était une belle saloperie. Tout le monde récriminait contre elle, surtout Alicia, la grand-mère de Leo, qui soutenait que, du temps de l'empereur, tout était mieux.

Il se moucha derechef et constata que son nez ne saignait plus. Il ne fallait pas traîner, on l'attendait sans doute déjà. Il dépassa la basilique Saint-Ulrich-et-Sainte-Afre, emprunta quelques ruelles pour rejoindre la rue de la Montagne de lait, puis la rue Maximili...

Tout à coup il s'immobilisa, subjugué. Le son d'un piano. Quelqu'un jouait un morceau qu'il connaissait. Le regard de Leo se promena sur une façade au crépi gris. La mélodie venait du deuxième étage, où un battant de fenêtre

était ouvert. Un rideau de tulle blanc masquait l'intérieur de la pièce mais, quelle que soit la personne qui jouait, c'était magnifique. Où avait-il entendu cette musique ? Peut-être à l'un des concerts de la Société des arts, où sa mère l'emmenait souvent ? C'était formidable et en même temps très triste. Et, quand les accords se déchaînaient, on était littéralement saisi. Leo aurait pu rester des heures à écouter le pianiste. Mais celui-ci s'interrompit pour travailler un passage, ce que le jeune garçon finit par trouver lassant.

— Le voilà !

Leo sursauta. C'était incontestablement la voix claire et perçante de Henni. Ah, elles étaient venues à sa rencontre. Elles avaient de la chance, il aurait pu prendre un autre chemin. Main dans la main, les deux fillettes dévalèrent le trottoir dans sa direction, Dodo avec ses nattes blondes qui voletaient, Henni dans une robe rose confectionnée par sa mère. Une petite éponge pendillait à son cartable, car elle venait tout juste d'entrer à l'école et apprenait à écrire sur une ardoise.

— Pourquoi tu regardes en l'air ? demanda Dodo lorsqu'elles furent devant lui, tout essouffées.

— On t'a attendu pendant au moins cent ans ! lança Henni sur un ton de reproche.

— Cent ans ? Mais tu serais morte depuis longtemps !

Henni ne se laissa pas démonter. De toute façon, elle n'entendait que ce qui l'arrangeait.

— La prochaine fois, on ira sans toi.

Leo haussa les épaules et jeta un regard en douce à Dodo, mais celle-ci ne paraissait pas disposée à prendre sa défense. Ils savaient pourtant tous les trois qu'il ne passait les chercher que pour obéir à leur grand-mère. Celle-ci était d'avis que deux fillettes de sept ans ne devaient pas se promener en ville sans être accompagnées, encore moins par ces temps troublés. Leo avait donc pour mission de courir à Sainte-Anne dès la fin de ses cours afin de ramener sa sœur et sa cousine saines et sauvées à la villa.

— Mais de quoi tu as l'air ?

Dodo venait de repérer la manche déchirée de sa veste et les taches de sang sur son col.

— Moi ? Comment ça ?

— Tu t'es encore battu, Leo !

— Hiiiihh ! C'est du sang ?

Henni effleura de l'index le col de la chemise de Leo. On n'aurait su dire si les points rouges qui le piquetaient lui paraissaient écœurants ou excitants. Leo repoussa sa main.

— Laisse, il faut qu'on y aille.

Yeux plissés, lèvres serrées, Dodo continuait de l'examiner avec attention.

— Encore Willi Abele, hein ?

Son frère opina avec un air renfrogné.

— J'aurais bien voulu être là. Je lui aurais tiré les cheveux et craché dessus !

Elle s'était exprimée avec un grand sérieux, en hochant deux fois la tête. Leo en fut à la fois touché et gêné. Dodo était sa sœur, elle était courageuse et ne le laissait jamais tomber. Mais ce n'était qu'une fille.

— Bon, tu viens, oui ou non ? lança Henni, pour qui cette bagarre était déjà une affaire classée. Il faut encore que j'aille chez Merkle.

Cela les obligeait à faire un détour qui aggraverait leur retard.

— Pas aujourd'hui, on n'a plus le temps...

— Mais Maman m'a donné de l'argent pour que j'achète du café.

Henni voulait toujours commander. Leo s'était promis de ne plus tomber dans le panneau, mais ce n'était pas facile, car sa cousine trouvait toujours un prétexte en apparence tout à fait sensé. Comme aujourd'hui : acheter du café !

— Maman a dit qu'elle pouvait pas vivre sans café !

— Tu veux qu'on arrive en retard pour le déjeuner ?

— Tu veux que ma maman meure ? rétorqua Henni, indignée.

La victoire lui revint une fois de plus. On mit le cap sur la rue Caroline, où M^{me} Merkle officiait dans une petite

boutique surmontée de l'enseigne Café, confitures et thé. Ces produits de luxe n'étaient pas à la portée de tout le monde. Leo savait que beaucoup de ses camarades de classe ne déjeunaient que d'une soupe d'orge. Et aucun d'eux n'apportait de casse-croûte pour la pause. Il en était peiné et il lui arrivait de partager son sandwich au pâté avec d'autres. Le plus souvent avec son ami Walter Ginsberg, dont la mère tenait un magasin de partitions et d'instruments de musique dans la rue Charles. Mais les affaires étaient mauvaises. Le père de Walter était tombé en Russie, et puis il y avait l'inflation. Parce que tout devenait de plus en plus cher et que, comme disait sa mère, l'argent ne valait plus rien. La veille, la cuisinière, M^{me} Brunnenmayer, s'était plainte d'avoir payé trente mille marks un pain de cinq cents grammes. Leo était déjà capable de compter jusqu'à mille. Ça faisait trente fois mille. Heureusement que, depuis la guerre, il n'y avait presque plus que des billets de banque, sinon la Brunnenmayer aurait dû louer une charrette.

— Regarde, le magasin de porcelaine Müller a fermé, fit remarquer Dodo en montrant les vitrines masquées par du papier journal. Grand-Maman va être triste. C'est là qu'elle rachète des tasses à café pour remplacer celles qui sont cassées.

Ce n'était pas un cas isolé. À Augsbourg, de nombreux commerces avaient mis la clé sous la porte. Et ceux qui restaient n'exposaient plus dans leurs vitrines que de vieux rossignols hors d'âge. Papa avait dit récemment au déjeuner que ces escrocs gardaient leur marchandise de qualité en réserve dans l'attente de jours meilleurs.

— Regarde, Dodo, il y a des oursons...

Leo observa avec condescendance les deux fillettes presser leur nez contre la vitrine de la boulangerie. Ces oursons collants en gomme rouge ou verte ne lui inspiraient aucune envie.

— Va donc acheter le café, Henni, lança-t-il avec impatience. Merkle est juste en face.

Il s'interrompit en réalisant que le magasin de matériel sanitaire de Hugo Abele, le père de Willi, jouxtait

le petit commerce de M^{me} Merkle. Ce salopard de Willi était-il déjà chez lui ? Leo avança de quelques pas et scruta la vitrine depuis le trottoir opposé. Elle ne contenait pas grand-chose, quelques tuyaux et robinets sur le devant. Au fond trônait un W-C blanc en porcelaine. Plaçant sa main en visière au-dessus de ses yeux pour les protéger de la lumière oblique du soleil de septembre, le jeune garçon constata, premièrement, qu'il portait la marque bleue du fabricant, et, deuxièmement, qu'il était passablement poussiéreux.

— Tu veux acheter un W-C ? demanda Dodo, qui l'avait suivi.

— Mais non.

La fillette fit la grimace.

— C'est pas le magasin des parents de Willi ?

— Hmm...

— Willi est là ?

— Possible. Il est censé les aider.

Les jumeaux échangèrent un regard. Une petite lueur s'alluma dans les yeux bleu-gris de Dodo.

— J'y vais.

— Pour quoi faire ? demanda Leo, inquiet.

— Demander combien coûte le W-C.

— Mais on n'en a pas besoin !

Dodo avait déjà traversé la rue. On entendit tinter la cloche lorsqu'elle poussa la porte et disparut à l'intérieur du magasin.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? s'enquit Henni en agitant sous le nez de Leo un sachet rempli de thalers en réglisse et d'oursons en gomme.

Aïe... Il ne devait plus rester grand-chose pour le café. Les yeux rivés sur la boutique des Abele, Leo prit un morceau de réglisse.

— Elle est allée demander le prix du W-C.

Henni lui lança un regard indigné, puis se fourra un ourson vert dans la bouche.

— Tu te moques de moi ou quoi ?

— T'as qu'à lui demander...

La porte du magasin se rouvrit. Les deux enfants virent Dodo sortir en faisant une génuflexion polie. La fillette dut patienter sur le trottoir pour laisser passer une charrette tirée par un cheval, puis elle traversa en courant pour rejoindre ses compagnons.

— Le papa de Willi est là. Un grand avec une moustache grise qui vous regarde comme s'il voulait vous manger.

— Et Willi ?

Dodo eut un sourire. Willi était au fond en train de ranger des vis dans de petites boîtes. Elle s'était tournée vers lui pour lui tirer la langue.

— Ça, il était pas content ! Mais comme son papa était là, il pouvait rien dire.

Quant au W-C, il coûtait deux cents millions de marks. Tarif préférentiel.

— Deux cents marks ? se récria Henni. C'est beaucoup pour un W-C aussi laid.

— Deux cents millions, rectifia Dodo.

Aucun des trois enfants n'avait encore appris à compter jusque-là...

Les sourcils froncés, Henni jeta un regard songeur sur la vitrine, où se reflétait à présent la lumière aveuglante du soleil de midi.

— Moi aussi, je vais demander...

— Non, reste ici !

Leo voulut la retenir, mais la fillette se glissa habilement devant deux femmes d'un certain âge, si bien que le garçonnet en fut pour ses frais. Il la suivit du regard en secouant la tête, tandis qu'elle entrait à son tour dans la boutique.

— Qu'est-ce qui vous prend à toutes les deux ? grommela-t-il à l'adresse de Dodo.

Les jumeaux traversèrent en se tenant par la main, puis se postèrent devant la vitrine. Effectivement, le père de Willi arborait une moustache grise et avait un drôle d'air. Peut-être avait-il les yeux irrités ? Willi était assis tout au fond à une table couverte de boîtes en carton de tailles différentes. On ne distinguait que sa tête et ses épaules.

— C'est ma maman qui m'envoie, pépia Henni en offrant son plus joli sourire à M. Abele.

— Et comment s'appelle-t-elle, ta maman ?

Le sourire de Henni s'élargit.

— Ma maman voudrait bien savoir combien coûte le W-C, poursuivit-elle sans paraître avoir entendu la question de son interlocuteur.

— Celui qui se trouve dans la vitrine ? Trois cent cinquante millions. Tu veux que je te le note sur un papier ?

— Ce serait très gentil.

Pendant que M. Abele cherchait de quoi écrire, Henni se tourna prestement vers Willi. Les jumeaux ne purent voir ce qu'elle faisait, mais Willi en eut les yeux exorbités comme un poisson. Henni ressortit toute fière avec son bout de papier et trouva scandaleux que ses cousins l'aient observée à travers la vitrine.

— Montre-moi ça ! s'exclama Dodo.

M. Abele avait écrit le chiffre « 350 » suivi du mot « millions ».

— Quel bandit ! s'écria Leo, indigné. Il y a cinq minutes, le W-C coûtait deux cents millions.

Henni ne savait même pas compter jusqu'à cent, mais elle comprit que l'homme était un escroc. Quelle crapule !

— J'y retourne, déclara Dodo avec détermination.

— Laisse tomber, lui conseilla Leo.

— Sûrement pas !

Restés dehors, Leo et Henni pressèrent leur visage contre la vitre en plaçant leurs mains de chaque côté des yeux pour éviter les reflets éblouissants du soleil. Ils entendirent la voix énergique de Dodo, puis la basse de M. Abele.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? grogna l'homme.

— Vous avez dit que le W-C coûtait deux cents millions.

Il regarda la fillette avec des yeux ronds. Leo imagina les rouages de son cerveau se mettant laborieusement en marche.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Vous avez dit « deux cents millions ». C'est bien vrai, non ?

Son regard passa de Dodo au W-C en porcelaine. C'est alors qu'il aperçut les deux enfants, le nez collé à la vitrine.

— Espèces de chenapans ! hurla-t-il. Dégagez ! Vous ne me ferez pas tourner en bourrique ! Dehors, ou c'est moi qui vous fais décamper !

— J'avais raison ! rétorqua hardiment Dodo.

Elle n'en tourna pas moins promptement les talons, car M. Abele s'était approché d'elle avec un air menaçant et tendait déjà le bras pour l'attraper par les cheveux. Ce qu'il aurait fait si Leo n'avait brusquement ouvert la porte afin de protéger sa sœur en se plaçant devant elle.

— Bande de galopins ! Vous voulez vous moquer de moi, hein ! Tiens, voilà pour toi, mon petit gars !

Leo se baissa, mais M. Abele l'avait saisi par le col de sa veste, si bien que la gifle atterrit sur son occiput.

— Arrêtez de frapper mon frère ! glapit Dodo. Ou je vous crache dessus !

Elle joignit aussitôt l'acte à la parole. La veste de M. Abele reçut quelques gouttes, le crâne de Leo aussi, malheureusement. Entre-temps, la mère de Willi, une petite femme brune et mince, avait fait son apparition, son fils sur les talons.

— Elles m'ont tiré la langue, Papa ! C'est Leo Melzer. À cause de lui, le maître m'a giflé aujourd'hui !

En entendant le nom « Melzer », M. Abele s'immobilisa, tandis que Leo se débattait comme un beau diable pour échapper à sa poigne.

— Melzer ? De la villa aux étoffes ? demanda M. Abele en se tournant vers son fils.

— Seigneur ! s'exclama sa femme en portant les mains à sa bouche. Tu vas t'attirer des ennuis, Hugo. Laisse cet enfant, je t'en conjure.

— Tu es un des Melzer de la villa aux étoffes ? beugla le propriétaire du magasin à l'adresse de Leo.

Comme celui-ci acquiesçait, M. Abele le lâcha.

— Allez, sans rancune, grommela-t-il. Je me suis trompé. Le W-C coûte trois cents millions. Tu peux le dire à ton père.

Leo se frotta l'arrière du crâne et rajusta sa veste. Dodo jeta à M. Abele un regard plein de ressentiment.

— Vous pouvez être sûr qu'on n'achètera jamais de W-C chez vous, déclara-t-elle sur un ton souverain. Même s'il était en or. Allez, viens, Leo.

Encore tout étourdi, celui-ci laissa sa sœur le prendre par la main. Les deux enfants sortirent et se mirent en demeure de rejoindre la porte de Jakob.

— S'il raconte ça à Papa... bredouilla Leo.

— Mais non ! le rassura Dodo. Il a trop la trouille pour ça.

— Au fait, où est Henni ? demanda Leo en s'arrêtant.

Ils trouvèrent leur cousine dans la boutique de M^{me} Merkle. Celle-ci lui avait généreusement donné cent vingt-cinq grammes de café pour la somme qui lui restait.

— Parce qu'on est des bons clients ! expliqua la fillette avec un large sourire.

2

MARIE LEVA EN SURSAUT LES YEUX de son dessin lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle.

— Paul ! Grands dieux, il est déjà midi ? Je n'ai pas vu le temps passer.

Le jeune homme s'approcha d'elle, lui déposa sur les cheveux un baiser léger et jeta un regard curieux sur le carnet à dessin. Elle créait des robes de soirée. Très romantiques. Des rêves de soie et de tulle. En ces temps si peu propices au luxe...

— Ne regarde pas, protesta-t-elle en posant les mains sur sa feuille.

— Mais pourquoi, mon amour ? C'est magnifique, ce que tu fais. Un peu... fantaisiste, peut-être ?

Elle renversa la tête en arrière, et il effleura tendrement son front de ses lèvres. Paul était rentré de captivité depuis trois ans, mais ils ressentaient encore le fait qu'ils soient réunis comme un merveilleux cadeau. Il arrivait à Marie de se réveiller la nuit, envahie par l'impression terrible que Paul était encore à la guerre. Alors elle se blottissait contre son corps endormi, sentait sa respiration, sa chaleur, et se rendormait, apaisée. Elle savait qu'il éprouvait

la même chose car, parfois, il lui prenait la main avant de s'endormir, comme pour la savoir à son côté jusque dans ses rêves.

— Ce sont des robes de bal, elles ont tout à fait le droit d'être fantaisistes. Tu veux voir les tailleurs et les jupes que j'ai conçus ? Regarde...

Elle tira un dossier de la pile posée sur sa table de travail.

Depuis qu'Elisabeth était partie vivre en Poméranie, Marie se servait de sa chambre comme d'un bureau, où elle faisait ses croquis et confectionnait de temps à autre un vêtement. Le plus souvent, toutefois, c'était pour des travaux de raccommodage qu'elle se mettait à la machine à coudre.

Paul se montra admiratif, trouvant ses créations pleines d'originalité et d'impertinence. Il s'étonna seulement de la longueur et de l'étroitesse des modèles. Étaient-ils exclusivement conçus pour de grandes perches ?

Marie eut un petit rire. Elle était habituée à ses taquine-ries et savait que dans le fond il était fier d'elle.

— La femme moderne, mon cher, est ultramince. Elle a les cheveux courts, la poitrine plate et les hanches étroites. Elle se maquille outrancièrement et se sert d'un fume-cigarette.

— Quelle horreur ! gémit Paul. J'espère que tu ne prendras jamais exemple sur cette mode. Kitty se balade déjà avec une coiffure à la garçonne, c'est bien suffisant.

— Oh, je suis sûre qu'une coupe courte m'irait très bien.

— Non, s'il te plaît...

Son ton implorant faillit la faire éclater de rire. Elle portait les cheveux longs et les relevait la journée. Le soir, avant de se coucher, elle s'asseyait devant le miroir de sa coiffeuse pour défaire son chignon sous le regard de Paul. À certains égards, son cher et tendre était un peu vieux jeu.

— Les enfants ne sont pas encore rentrés ? demanda Marie en jetant un coup d'œil sur l'horloge.

Un des rares meubles laissés par Elisabeth, avec le canapé et deux petits tapis. Tout le reste, elle l'avait emporté en Poméranie.

— Non, et Kitty non plus, répondit Paul, contrarié. Maman est toute seule à table.

— Oh, là là !

Marie referma le carton d'esquisses et se leva en hâte. Depuis quelque temps, Alicia était de santé fragile. Elle se plaignait souvent qu'on n'ait pas de temps à lui consacrer. Même les enfants n'étaient pas disponibles, ils préféraient faire les fous dans le parc avec les mioches d'Augusta, personne ne se souciait de les éduquer. Les filles, surtout, étaient déjà de vraies « sauvageonnes ». De son temps, on engageait une gouvernante qui gardait les filles à la maison, leur apprenait des choses utiles et veillait à ce qu'elles deviennent des femmes responsables.

— Attends une seconde, Marie !

Paul se plaça devant la porte avec un sourire espiègle, comme s'il s'appêtait à faire une blague. Marie ne put s'empêcher de rire. Elle aimait tant cette mimique !

— J'avais quelque chose à te dire, mon amour. En tête à tête, sans témoin.

— Ah bon ? Sans témoin ? C'est un secret ?

— Non, une surprise. Quelque chose dont tu as envie depuis longtemps...

Grands dieux, songea-t-elle, de quoi peut-il s'agir ? Je suis parfaitement heureuse, j'ai tout ce dont j'ai besoin. Paul. Les enfants. Bon, c'est vrai, nous en voulions un troisième. Mais ça viendra sûrement...

Il la regardait d'un air impatient, parut légèrement déçu en la voyant hausser les épaules.

— Tu ne devines pas ? Bon, alors je te donne un indice : aiguille.

— Aiguille, coudre, fil, dé...

— Froid, complètement froid. Vitrine.

Marie trouvait le jeu amusant, mais sachant qu'Alicia les attendait à l'étage du dessous, elle éprouvait une certaine nervosité. Et puis on entendait à présent les voix des enfants.

— Vitrine. Prix de vente. Petits pains. Charcuterie...

— Oh, là là ! s'exclama Paul en riant. Tu t'égares complètement. Allez, je vais t'aider : atelier.

Atelier ! Là, elle comprit. Seigneur, était-ce possible ?

— Un atelier ? chuchota-t-elle. Un... atelier de couture ?
Il l'attira à lui.

— Oui, mon amour. Un petit atelier de mode pour toi toute seule. À l'enseigne Marie, confection pour dames. Je sais que tu le souhaites depuis longtemps.

Il avait raison, cela avait été son grand rêve. Mais les nombreux changements occasionnés par le retour de Paul le lui avaient presque fait oublier. Elle s'était sentie heureuse et soulagée de pouvoir abandonner la responsabilité de l'usine pour se consacrer à sa famille et à son époux. Au début, elle avait continué à prendre part aux discussions : il fallait bien mettre Paul au courant. Après un certain temps, toutefois, celui-ci lui avait gentiment mais fermement fait comprendre que, désormais, le sort de l'usine Melzer se trouvait entre ses mains et celles de son associé, Ernst von Klippstein. C'était une bonne chose, d'autant plus que le temps pressait et qu'il y avait des décisions importantes à prendre. Paul s'était montré prévoyant et avisé, son père aurait été fier de lui. On avait renouvelé l'équipement, remplacé les renvideurs par des machines à filer à anneaux construites d'après les plans de Jakob Burkard. Et avec le reste du capital apporté par Klippstein, il avait fait l'acquisition de quelques terrains et de deux immeubles rue Caroline.

— Mais d'où vient cette soudaine opportunité ?

— Le magasin de porcelaine Müller a fermé, répondit Paul avec un soupir, navré pour le vieux couple.

Ce n'était pas une surprise, les Müller connaissaient des difficultés depuis des années. L'inflation galopante leur avait porté le coup de grâce.

— Que vont-ils devenir ?

Paul haussa les épaules avec un air résigné. Il leur laisserait le logement au deuxième étage. Cependant, la somme que leur rapporterait la vente serait vite dévorée par l'inflation. Ils vivraient plus que chichement.

— Nous les aiderons à l'occasion. Mais le local et les pièces du premier seront à toi. Tu pourras y réaliser tous tes rêves.

Marie était si touchée qu'elle en était presque incapable de parler. C'était un si beau témoignage d'amour ! En même temps, elle se sentait mauvaise conscience de bâtir son avenir professionnel sur l'infortune des Müller. Puis elle se dit qu'elle ne les laisserait pas tomber et que ce serait peut-être même pour eux une chance, dont bien d'autres, qui se trouvaient dans la même situation, n'auraient pas bénéficié.

— Ça ne te fait pas plaisir ? demanda Paul, légèrement déçu, en la prenant dans ses bras.

Ah, il aurait pourtant dû savoir qu'elle ne montrait pas facilement ses sentiments !

— Si, répondit-elle avec un sourire en s'abandonnant contre lui. J'ai juste besoin d'un peu de temps... Je n'arrive pas encore tout à fait à y croire. C'est donc bien vrai ?

— Aussi vrai que je suis là devant toi.

Au moment où il allait l'embrasser, la porte s'ouvrit. Comme pris en faute, ils s'écartèrent brusquement l'un de l'autre.

— Maman ! lança Dodo sur un ton de reproche. Qu'est-ce que vous fabriquez ? Grand-Maman est très fâchée et Julius a dit qu'il allait pas pouvoir garder la soupe au chaud plus longtemps.

Leo ne leur accorda qu'un bref regard et disparut dans la salle de bains. Henni tirailla une des nattes de Dodo.

— Idiote ! chuchota-t-elle. Ils allaient s'embrasser.

— C'est pas tes oignons ! rétorqua Dodo. C'est *mes* parents !

Marie saisit sa fille et sa nièce par l'épaule et les poussa dans le couloir, vers la salle de bains. On entendit le gong du repas, actionné avec persévérance par Julius.

Kitty sortit de sa chambre en se plaignant haut et fort qu'on ne puisse travailler cinq minutes sans être interrompu par ce stupide « bim bam boum ».

— Hennilein, montre-moi tes mains ! Elles sont toutes collantes. Qu'est-ce que c'est que ça ? Des oursons en gomme ? File dans la salle de bains te rincer les doigts. Mais où est donc passée Else ? Pourquoi ne s'occupe-t-elle pas des enfants ? Ah, mon cher Paul, tu as un sourire jusqu'aux oreilles. Viens que je t'embrasse, petit frère.

Tandis que Paul et Kitty descendaient dans la salle à manger, Marie fonça avec Dodo et Henni dans la salle de bains, où Leo s'examinait avec un air critique tout en se séchant la figure avec une serviette. Son œil maternel expérimenté remarqua aussitôt qu'il avait rentré le col de sa chemise.

— Montre-moi ça, Leo. Ah... File changer de chemise. Dépêche-toi. Henni, pas la peine de mettre de l'eau partout. Dodo, ça, c'est ma serviette. La tienne est là.

Quelques instants plus tôt, elle élaborait une traîne raffinée pour une robe de soirée en soie noire. À présent, elle avait réendossé son rôle de mère. Leo s'était de nouveau battu ! Elle ne voulait pas l'interroger devant les filles. On n'aborderait pas non plus le sujet à table. Mais il fallait qu'elle ait une discussion avec lui. Ayant grandi à l'orphelinat, elle savait combien les enfants pouvaient se montrer violents et méchants les uns envers les autres. À l'époque, elle n'avait eu personne vers qui se tourner. Elle ne voulait pas que ses propres enfants en souffrent eux aussi.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, Paul et Kitty avaient déjà pris place à table. Paul avait réussi à dissiper la contrariété de sa mère. Il n'en fallait pas beaucoup, une petite plaisanterie, une remarque affectueuse : Alicia fondait dès que son fils s'adressait à elle. Kitty avait entretenu le même type de relation avec son père. Elle avait été sa préférée, sa petite princesse. Mais cela faisait désormais quatre ans que Johann Melzer avait quitté ce monde. Marie avait parfois le sentiment que l'amour et l'indulgence de son père avaient mal préparé Kitty à la vie. Elle aimait beaucoup sa belle-sœur, mais celle-ci resterait toujours une princesse capricieuse et gâtée.

— Récitons la prière, dit Alicia avec solennité.

Tous joignirent docilement les mains sur leurs genoux. Seule Kitty leva les yeux vers le plafond en stuc, ce que Marie jugea peu approprié en présence des enfants.

— Seigneur, nous te remercions pour tes bienfaits. Partageons ce repas dans la joie et n'oublions pas les pauvres. Amen.

— Amen ! répétèrent-ils en chœur.

— Bon appétit, mes chéris.

— À toi aussi, Maman.

Du vivant de Johann Melzer, ce rituel quotidien n'était pas en usage. Mais, à présent, Alicia tenait à ce qu'on récite le *bénédicté*. Pour donner aux enfants le cadre structuré dont ils avaient besoin, soutenait-elle. En réalité, Marie, Paul et Kitty savaient que cette pratique qui remontait à son enfance lui procurait du réconfort dans son veuvage. Depuis la mort de son époux, elle ne portait plus que du noir. Le plaisir des beaux vêtements, des bijoux et des couleurs vives lui était complètement passé. Heureusement, elle paraissait en bonne santé malgré ses migraines. Marie ne s'en était pas moins promis de veiller sur elle.

Julius arriva avec la soupière et commença à servir. Il était employé depuis trois ans à la villa, mais il était loin d'être aussi apprécié que Humbert par ses maîtres et le reste du personnel. Auparavant, il avait travaillé chez des aristocrates de Munich. Du coup, il traitait ses collègues avec une certaine condescendance, ce qui n'était pas fait pour lui attirer la sympathie.

— Encore de l'orge ? Et avec des betteraves... se plaignit Henni.

Elle opposa un sourire innocent aux regards réprobateurs de sa grand-mère et de son oncle Paul. Mais, voyant sa mère froncer les sourcils, elle plongea sa cuillère dans sa soupe et se mit à manger.

— C'est juste que... marmonna-t-elle. Les betteraves sont si... molles...

Elle s'était prudemment abstenue de dire « pâteuses ». Kitty se montrait généralement une mère tolérante et étourdie, mais lorsqu'elle avait un accès d'autorité, mieux valait

obéir. Leo avalait sa soupe, l'esprit ailleurs. Dodo lui lançait des regards, comme pour attirer son attention. Devant le peu de succès rencontré, elle se concentra sur un petit morceau de lard fumé qui surnageait dans son assiette.

— Dis-moi, Paul, pourquoi Klippi ne vient-il plus déjeuner ? demanda Kitty pendant que Julius débarrassait. Il s'est lassé ?

Ernst von Klippstein était l'associé de Paul depuis plusieurs années. Les deux hommes se connaissaient de longue date et s'entendaient bien. Paul s'occupait de la partie commerciale, tandis que Klippstein était responsable de l'administration et du personnel. Marie n'avait jamais dit à son époux que, à l'époque où il avait été soigné à l'hôpital de la villa, Klippstein lui avait déclaré son amour. Cette révélation n'aurait fait que troubler leurs bonnes relations.

— Ernst et moi sommes convenus qu'il resterait à l'usine pendant que je déjeune à la villa. Il sort manger un peu plus tard. C'est mieux pour le travail.

Marie garda le silence. Kitty secoua la tête et enjoignit à Paul de faire attention : le pauvre Klippi maigrissait à vue d'œil. Bientôt, il suffirait d'un souffle de vent pour le balayer. Alicia, elle, considérait comme un affront personnel que M. von Klippstein ne passe pas au moins l'après-midi prendre le thé.

— Tu sais, Maman, c'est un homme adulte, il a sa vie, répondit Paul en souriant. Nous n'avons pas abordé le sujet, mais je crois qu'il songe à fonder une nouvelle famille.

— Non, vraiment ? s'exclama Kitty.

Elle eut visiblement grand-peine à réfréner ses questions pendant que Julius servait le plat principal : des nouilles roulées avec de la choucroute, le plat préféré des enfants. Paul fit remarquer que la Brunnenmayer était passée maître dans l'art de préparer la choucroute.

— Si je puis me permettre, monsieur Melzer, intervint Julius en aspirant bruyamment l'air par le nez comme à son habitude, c'est moi seul qui ai émincé le chou.

M^{me} Brunnenmayer s'est chargée ensuite de le mettre à fermenter.

— Nous vous en félicitons, Julius, répondit Marie avec un sourire.

— Merci, madame Melzer !

Il s'était pris d'une sympathie particulière pour Marie. Peut-être parce qu'elle s'employait toujours à apaiser les querelles qui surgissaient entre les domestiques. Alicia, que ce genre de chose fatiguait, ne lui laissait que trop volontiers cette responsabilité. Autrefois, sa chère Eleonore Schmalzler, la gouvernante, veillait à ce que tous travaillent en bonne intelligence. Mais M^{lle} Schmalzler avait pris une retraite bien méritée et vivait à présent en Poméranie, sa région natale. Alicia et elle entretenaient une correspondance régulière, dont la famille savait peu de choses.

— Je vais éclater, déclara Dodo en enfournant ses dernières pâtes.

— Moi, j'ai déjà éclaté, renchérit Henni pour lui damer le pion. Mais ça fait rien. Maman, je peux ravoïr des pâtes ?

Kitty refusa et lui intima l'ordre de commencer par manger la choucroute qu'elle avait délaissée.

— Mais j'aime pas ça ! J'aime que les pâtes !

Kitty secoua la tête en soupirant. D'où cette enfant tenait-elle sa propension à ergoter sans cesse ? s'exclama-t-elle. Elle se montrait pourtant très sévère avec sa fille.

— En effet, répondit Marie avec douceur. Enfin... plus ou moins.

— Voyons, Marie ! Je ne suis pas une marâtre. Elle bénéficie de quelques libertés, c'est vrai. Le soir, quand elle n'arrive pas à s'endormir, je lui permets de rester debout jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée. Et je ne la restreins pas sur les sucreries. Mais je suis très stricte en ce qui concerne les repas.

— C'est vrai, reconnut Alicia. C'est le seul domaine dans lequel tu te comportes en mère sensée.

— Maman... intervint Paul en attrapant la main de Kitty pour empêcher l'escalade. Ça ne va pas recommencer ! Surtout aujourd'hui !